Cahiers d'études africaines

221-222 | 2016

Mobilités et migrations européennes en (post)
colonies

Denise PAULME & Deborah LIFCHITZ, *Lettres de Sanga*

Paris, CNRS Éditions, 2015

Julien Bondaz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/19045>

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 423-425

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Julien Bondaz, « Denise PAULME & Deborah LIFCHITZ, *Lettres de Sanga* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 221-222 | 2016, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/19045>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Denise PAULME & Deborah LIFCHITZ, *Lettres de Sanga*

Paris, CNRS Éditions, 2015

Julien Bondaz

RÉFÉRENCE

PAULME, Denise & LIFCHITZ, Deborah. — *Lettres de Sanga*. Éditées par Marianne Lemaire. Paris, CNRS Éditions, 2015, 278 p., ill.

- 1 Il existe deux possibilités de développement d'une histoire de l'ethnologie attentive aux pratiques de terrain et aux stratégies personnelles des ethnologues autant qu'aux institutions de recherche ou aux collections muséales : proposer des interprétations nouvelles et des mises en perspectives originales de documents (publications et archives) déjà connus ou découvrir des pièces inédites et les verser aux historiens de la discipline. Dans l'édition scientifique richement annotée des correspondances de Denise Paulme et de Deborah Lifchitz lors de leur mission commune en pays dogon en 1935, établie par Marianne Lemaire, ces deux avancées se conjuguent parfaitement. Une partie de cette correspondance a déjà été publiée par Paulme en 1992 : il s'agit des lettres qu'elle avait adressées depuis Sanga, en plein pays dogon, à André Schaeffner, ethnomusicologue africaniste qu'elle a épousé en 1937, deux ans après la mission. Ces « lettres à l'amant » (p. 27) ne sont cependant pas des lettres d'amour, puisque Paulme avait alors fait le choix de ne pas publier les passages les plus intimes, préférant ne rendre publiques que ceux témoignant de ses enquêtes ethnographiques et plus généralement de la vie de la mission. Ces lettres sont donc ici republiées conformément aux vœux de D. Paulme, et ce choix est assumé par M. Lemaire, qui reprend pour son ouvrage le titre proposé par sa prédecesseure en 1992. Plus encore, la réédition de cette correspondance interroge les choix et les stratégies de publication qui ont animé l'ethnologue plus de deux décennies auparavant et formule des hypothèses doublement convaincantes en recontextualisant à la fois l'écriture de ces lettres en 1935 et leur

première parution en 1992 : le choix fait par D. Paulme de sélectionner les passages les moins personnels de ses courriers peut être compris comme une volonté de leur donner l'allure d'un carnet de terrain ou d'un journal de voyage.

- 2 Mais surtout, ces lettres déjà publiées et ici revisitées sont complétées par de nombreuses lettres inédites (réponses de Michel Leiris à Denise Paulme, lettres d'autres collègues, échange avec Marcel Mauss, réponse de Lucien Lévy-Bruhl à une lettre non retrouvée...) et par la très riche correspondance, totalement inédite, traduite du russe et publiée intégralement, de Deborah Lifchitz avec sa mère et sa sœur, qui habitent alors en Pologne. Aux lettres à l'amant de l'une, publiées en plaçant hors-champ l'intimité du couple, répondent en parallèle les lettres à la famille de l'autre, qui prend soin d'occulter pour ses proches les potentielles sources d'inquiétude. À plusieurs reprises, la correspondance de Lifchitz (qui avait déjà participé à la mission Dakar-Djibouti) témoigne de ce souci constant de rassurer, tout en nuancant le point de vue de sa mère, comme dans cette lettre du 12 mai 1935 : « Chère maman, il m'est très difficile de répondre à quelques-unes de tes questions. Tu me demandes si les Dogon sont sauvages ; à mon avis, non ; mais peut-être sont-ils sauvages à tes yeux. Pour moi maintenant ce mot n'a plus aucun sens » (p. 155). Mais surtout, l'ethnologue cache à ses proches le fait que les membres de la mission « Sahara-Soudan », avec qui elle cohabite et travaille durant quelques semaines au début de l'année 1935, la laissent ensuite seule avec Paulme sur le terrain, pendant sept mois, sans aucune des présences masculines qui rassuraient sa mère¹.
- 3 C'est sans doute l'un des aspects importants soulignés dans la longue introduction (plus de 70 pages), à la fois claire et érudite, que Marianne Lemaire propose en ouverture : la mission Paulme-Lifchitz doit être envisagée comme « une mission à part entière » (p. 82), qui prend très vite son indépendance de la mission dirigée par Marcel Griaule². Elle est une « mission féminine qui a, à ce titre, fait un certain nombre de propositions différentes de celles qui l'avaient précédées » (p. 64). Qualifiées de « potiches » par certains (et certaines) de leurs collègues, elles semblent s'en amuser. Griaule trouve leurs travaux « moins brillants » et qualifie les publications qu'elles en tirent au retour d'« énormités » (p. 45). Certains colons des environs les considèrent comme folles, parient sur leur échec ou cherchent à les séduire. Leurs correspondances témoignent de leur agacement, de leur mépris parfois (Lifchitz qualifie les coloniaux de Mopti ou de Bandiagara de « calamité du genre humain ») pour ces hommes qui mettent en doute leurs compétences à cause de leur sexe. Les relations complexes, qui oscillent entre respect et mésentente, que les deux femmes entretiennent avec Griaule sont éclairées par leur correspondance et renseignent, en creux, sur les pratiques d'enquête et un certain autoritarisme du grand ethnologue. Griaule ne leur laisse aucun double de ses fiches et tarde à prendre de leurs nouvelles. Plus largement, Lifchitz regrette le comportement « complètement colonial » (p. 136) de plusieurs membres de la mission Griaule. Lemaire met en perspective cette place difficile des femmes ethnologues sur le terrain, et le redoublement de leur volonté de prouver leur légitimité aux côtés des ethnologues masculins, avec un certain nombre de leurs homologues féminines, au premier rang desquelles Thérèse Rivière et Germaine Tillion³. Cette volonté de prouver leur professionnalisme explique certains choix d'enquête et, plus encore, les stratégies d'écriture de ces femmes ethnologues, au début de la professionnalisation de l'ethnologie.

- 4 Une série de contraintes empêche néanmoins Paulme et Lifchitz d'enquêter auprès des femmes dogon, comme elles l'ont pourtant souhaité initialement. Leurs informateurs principaux, les mêmes que ceux de la mission dirigée par Griaule, qui leur a laissé comme un héritage, sont des hommes, et leurs interprètes sont des écoliers, des enfants donc, à qui l'on ne peut confier l'intimité des femmes à traduire. Paulme ne réussit qu'à glaner quelques renseignements pour Leiris, intéressé par la question des croyances attachées aux menstrues : le 1^{er} mars 1935, à l'ethnologue et ami resté en France, elle écrit qu'« il est impossible d'interroger les femmes en se servant d'hommes ou de garçonnet pour interprètes » (pp. 188-189). Lemaire émet également l'hypothèse que ne pas travailler exclusivement sur les femmes est aussi une façon pour Paulme et Lifchitz d'« accroître leur légitimité en se rapprochant de la figure proprement masculine de l'ethnologue et du scientifique » (p. 69). Si Paulme s'intéresse prioritairement à l'organisation sociale des Dogon, insistant de manière novatrice sur son caractère dynamique, et Lifchitz au « folklore », en particulier à la littérature orale, recueillant notamment de nombreux contes et devinettes, les deux ethnologues se rencontrent sur de nombreux thèmes et collaborent étroitement tant sur le terrain que, plus tard, dans l'écriture (elles publient ensemble trois articles).
- 5 Dans ce riche *corpus* de lettres se donnent plus largement à voir les pratiques de terrain au quotidien, les relations aux informateurs, les contraintes de la vie quotidienne et les façons de les contourner, certains traits de personnalité, ou encore le souci constant qu'ont les deux femmes de se tenir informées de la vie parisienne et, surtout, des activités et de l'avenir du musée d'ethnographie du Trocadéro, sur le point de fermer ses portes dans la perspective du futur musée de l'Homme (d'être « mis en sommeil », pour reprendre l'expression de Georges-Henri Rivière dans l'une de ses lettres). Ces coulisses du travail scientifique prennent ici tout leur relief et invitent à l'écriture d'une histoire toujours plus fine du développement de l'ethnologie française dans les années 1930. Elles rendent également compte des pratiques de collecte, déjà bien documentées par ailleurs, et du goût des ethnologues pour la statuaire dogon, en offrant de nouveaux témoignages inédits, au sujet par exemple des jugements esthétiques échangés par courrier, des conditions d'achat et de transport, de la requalification d'objets parfois banals (certaines serrures, par exemple) en œuvres d'art. Cette publication en laisse à coup sûr espérer d'autres, à propos des nombreuses missions ethnographiques qui restent à documenter de façon plus approfondie. Elle n'intéressera cependant pas seulement les historiens de la discipline, mais plus largement tous ceux qui souhaitent mieux comprendre comment le pays dogon est peu à peu devenu un terrain emblématique de l'ethnologie française, grâce à Griaule certes, mais aussi, parfois, dans son ombre.

NOTES

1. Sur la mission Sahara-Soudan, voir É. JOLLY, « Démasquer la société dogon. Sahara-Soudan (janvier-avril 1935) », *Les Carnets de Bérose*, 4, Lahic/DPRPS, 2014, <http://www.berose.fr/IMG/pdf/ej_27_10_web.pdf>.

2. M. LEMAIRE, *Celles qui passent sans se rallier. La mission Paulme-Lifchitz, janvier-octobre 1935, Les Carnets de Bérose*, 4, Lahic/DPRPS, 2014, <http://app.berose.fr/v3/IMG/pdf/ml_27_10_web.pdf>.
3. Voir aussi M. LEMAIRE, « La chambre à soi de l'ethnologue. Une écriture féminine en anthropologie dans l'Entre-deux-guerres », *L'Homme*, 200, 2011 : 93-112.